

LA VIE POPULAIRE

PARAIT DEUX FOIS PAR SEMAINE

Le **JEUDI** et le **DIMANCHE**
Elle est mise en vente tous les Mercredis et Samedis

DIRECTION :
18, rue d'Enghien, 18
PARIS

ABONNEMENTS : { Paris et Dépts. 6 m. 9 fr. — 12 m. 16 fr.
Union postale. » 11 fr. — » 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.

SOMMAIRE : I. La mère aux monstres, par G. de Mau- par P. Ginisty. — IV. Zo'har, par C. Mendès. — V. Sou- VI. Le duc de Carlepoint, par A. Achard. — VII. Honneur passant. — II. Célestine, par J. Rameau. — III. L'amant, venirs de la maison des morts, par Th. Dostojesky. — me tient, par L. Davyl. — VIII. L'œuvre, par E. Zola.

ZO'HAR PAR CATULLE MENDÈS



Elle repoussa la couverture et glissa du lit. (Voir page 168).

HISTOIRE DE LA SEMAINE

LA

MÈRE AUX MONSTRES (1)

Je me suis rappelé cette horrible histoire et cette horrible femme en voyant passer l'autre jour, sur une plage aimée des riches, une Parisienne connue, jeune, élégante, charmante, adorée et respectée de tous.

Mon histoire date de loin déjà, mais on n'oublie point ces choses.

J'avais été invité par un ami à demeurer quelque temps chez lui dans une petite ville de province. Pour me faire les honneurs du pays, il me promena de tous côtés, me fit voir les paysages vantés, les châteaux, les industries, les ruines; il me montra les monuments, les églises, les vieilles portes sculptées, des arbres de taille énorme ou de forme étrange, le chêne de saint André et l'if de Roqueboise.

Quand j'eus examiné avec des exclamations d'enthousiasme bienveillant toutes les curiosités de la contrée, mon ami me déclara avec un visage navré qu'il n'y avait plus rien à visiter. Je respirai. J'allais donc pouvoir me reposer un peu, à l'ombre des arbres. Mais tout à coup il poussa un cri :

— Ah, si nous avons la mère *aux monstres*, il faut que je te la fasse connaître.

Je demandai :

— Qui ça? le mère *aux monstres*?

Il reprit :

— C'est une femme abominable, un vrai démon, un être qui met au jour chaque année, volontairement, des enfants difformes, hideux, effrayants, des monstres enfin, et qui les vend aux montreurs de phénomènes.

Ces affreux industriels viennent s'informer de temps en temps si elle a produit quelque avorton nouveau, et, quand le sujet leur plaît ils l'enlèvent en payant une rente à la mère.

Elle a onze rejetons de cette nature. Elle est riche.

Tu crois que je plaisante, que j'invente, que j'exagère. Non, mon ami. Je ne te raconte que la vérité, l'exacte vérité.

Allons voir cette femme. Je te dirai ensuite comment elle est devenue une fabrique de monstres.

Il m'emmena dans la banlieue.

Elle habitait une jolie petite maison sur le bord de la route. C'était gentil et bien entretenu. Le jardin plein de fleurs sentait bon. On eût dit la demeure d'un notaire retiré des affaires.

Une bonne nous fit entrer dans une sorte de petit salon campagnard, et la misérable parut.

Elle avait quarante ans environ. C'était une grande personne aux traits durs, mais bien faite, vigoureuse et saine, le vrai type de la paysanne robuste demi-brute et demi-femme.

Elle savait la réprobation qui la frappait et ne semblait recevoir les gens qu'avec une humilité haineuse.

Elle demanda :

— Qu'est-ce que désirent ces messieurs?

Mon ami reprit :

— On m'a dit que votre dernier enfant était fait comme tout le monde, qu'il ne ressemblait nullement à ses frères. J'ai voulu m'en assurer. Est-ce vrai?

Elle jeta sur nous un regard surnois et furieux et répondit :

(1) *Toine* (Marpon, et Flammarion).

— Oh non! Oh non! mon pauvre monsieur. Il est piteux encore pu laid que l'autre. J'ai pas de chance. Tous comme ça, mon brave monsieur, tous comme ça, c'est une désolation, ça s'peut-i que l'bon Dieu soit dur ainsi à une pauvre femme toute seule au monde, ça s'peut-i?

Elle parlait vite, les yeux baissés, d'un air hypocrite, pareille à une bête féroce qui a peur. Elle adoucissait le ton à sa voix, et on s'étonnait que ces paroles larmoyantes et filées en fausses sortissent de ce grand corps osseux, trop fort, aux angles grossiers, qui semblait fait pour les gestes véhéments et pour hurler à la façon des loups.

Mon ami demanda :

— Nous voudrions voir votre petit.

Elle me parut rougir. Peut-être me suis-je trompé? Après quelques instants de silence, elle prononça d'une voix plus haute :

— A quoi qu'ça vous servirait?

Et elle avait relevé la tête, nous dévisageant par coups d'œil brusques avec du feu dans le regard.

Mon compagnon reprit :

— Pourquoi ne voulez-vous pas nous le faire voir? Il y a bien des gens à qui vous le montrez. Vous savez de qui je parle!

Elle eut un sursaut, et lâchant sa voix, lâchant sa colère, elle cria :

— C'est pour ça qu'vous êtes venus, dites? Pour m'insulter, quoi? Parce que mes enfants sont comme des bêtes, dites! Vous ne le verrez pas, non, non, vous ne le verrez pas; allez-vous-en, allez-vous-en. J'sais t'i c'que vous avez tous à m'agoniser comme ça!

Elle marchait vers nous, les mains sur les hanches. Au son brutal de sa voix, une sorte de gémissement ou plutôt un miaulement, un cri lamentable partit de la pièce voisine. J'en frissonnai jusqu'aux moelles. Nous reculâmes devant elle.

Mon ami prononça d'un ton sévère :

— Prenez garde, la Diable (on l'appelait la Diable dans le peuple), prenez garde, un jour ou l'autre ça vous portera malheur.

Elle se mit à trembler de fureur, agitant ses poings, bouleversée, hurlant :

— Allez-vous-en! Quoi donc qui me portera malheur? Allez-vous-en! tas de mécréants!

Elle allait nous sauter au visage. Nous nous sommes enfuis, le cœur crispé.

Quand nous fûmes devant la porte, mon ami me demanda :

— Eh bien! Tu l'as vue? Qu'en dis-tu?

Je répondis :

— Apprends-moi donc l'histoire de cette brute?

Et voici ce qu'il me conta en revenant à pas lents sur la grand'route blanche, bordée de récoltes déjà mûres, qu'un vent léger, passant par souffle, faisait onduler comme une mer calme.

Cette fille était servante autrefois dans une ferme, vaillante, rangée et économe. On ne lui connaissait point d'amoureux, on ne lui soupçonnait point de faiblesse.

Elle commit une faute, comme elles font toutes, un soir de récolte, au milieu des gerbes fauchées, sous un ciel d'orage, alors que l'air immobile et pesant semble plein d'une chaleur de four, et trampe de sueur les corps bruns des gars et des filles.

Elle se sentit bientôt enceinte et fut torturée de honte et de peur. Voulant à tout prix cacher son malheur, elle se serra le ventre violemment avec un système qu'elle avait inventé, corset de force, fait de planchettes et de cordes. Plus son flanc s'enflait sous l'effort de l'enfant grandissant, plus elle serrait l'instrument de torture, souffrant le martyre, mais courageuse à la douleur, toujours souriante et souple, sans laisser rien voir ou soupçonner.

Elle estropia dans ses entrailles le petit être étreint par l'affreuse machine; elle le comprima, le déforma en fit un monstre. Son crâne pressé s'allongea, jaillit en pointe avec deux gros yeux en dehors tout

sortis du front. Les membres opprimés contre le corps poussèrent tortus comme le bois des vignes, s'allongèrent démesurément, terminés par des doigts pareils à des pattes d'araignée.

Le torse demeura tout petit et rond comme une noix.

Elle accoucha en plein champ par un matin de printemps.

Quand les sarcleuses, accourues à son aide, virent la bête qui lui sortait du corps, elles s'enfuirent en poussant des cris. Et le bruit se répandit dans la contrée qu'elle avait mis au monde un démon. C'est depuis ce temps qu'on l'appelle « la Diable ».

Elle fut chassée de sa place. Elle vécut de charité et peut-être d'amour dans l'ombre, car elle était belle fille, et tous les hommes n'ont pas peur de l'enfer.

Elle éleva son monstre qu'elle haïssait d'ailleurs d'une haine sauvage et qu'elle eût étranglé peut-être, si le curé, prévoyant le crime ne l'avait épouvantée par la menace de la justice.

Or, un jour, des montreurs de phénomènes qui passaient, entendirent parler de l'avorton effrayant et demandèrent à le voir pour l'emmener s'il leur plaisait; il leur plut, et ils versèrent à la mère cinq cents francs comptant. Elle, honteuse d'abord, refusait de laisser voir cette sorte d'animal; mais quand elle découvrit qu'il valait de l'argent, qu'il excitait l'envie de ce gens, elle se mit à marchander, à discuter son par sou, les allumait par les difformités de son enfant, haussant ses prix avec une férocité de paysan.

Pour n'être pas volée, elle fit un papier avec eux. Et ils s'engagèrent à lui compter en outre quatre cents francs par an, comme s'ils eussent pris cette bête à leur service.

Ce gain inespéré affola la mère et le désir ne la quitta plus d'enfanter un autre phénomène, pour se faire des rentes comme une bourgeoise.

Comme elle était féconde, elle réussit à son gré, et elle devint habile, paraît-il, à varier les formes de ses monstres selon les pressions qu'elle leur faisait subir pendant le temps de sa grossesse.

Elle en eut de longs et de courts, les uns pareils à des crabes, les autres semblables à des lézards. Plusieurs moururent; elle fut désolée.

La justice essaya d'intervenir, mais on ne put rien prouver. On la laissa donc en paix fabriquer ses phénomènes.

Elle en possède en ce moment onze bien vivants, qui lui rapportent, bon an mal an, cinq à six mille francs. Un seul n'est pas encore placé, celui qu'elle n'a pas voulu nous montrer. Mais elle ne le gardera pas longtemps, car elle est connue aujourd'hui de tous les bateleurs du monde, qui viennent de temps en temps voir si elle a quelque chose de nouveau.

Elle établit même des enchères entre eux quand le sujet en vaut la peine.

Mon ami se tut. Un dégoût profond me soulevait le cœur, et une colère tumultueuse, un regret de n'avoir pas étranglé cette brute quand je l'avais sous la main.

Je demandai :

— Qui donc est le père?

Il répondit :

— On ne sait pas. Il ou ils ont une certaine pudeur. Il ou ils se cachent. Peut-être partagent-ils les bénéfices.

Je ne songeais plus à cette lointaine aventure, quand j'aperçus, l'autre jour, sur une plage à la mode, une femme élégante, charmante, coquette, aimée, entourée d'hommes qui la respectent.

J'allais sur la grève, au bras d'un ami, le médecin de la station. Dix minutes plus tard, j'aperçus une bonne qui gardait trois enfants roulés dans le sable.

Une paire de petites béquilles gisait à terre et m'émut. Je m'aperçus alors que ces trois petits

êtres étaient difformes, bossus et crochus, hideux. Le docteur me dit :

— Ce sont des produits de la charmante femme que tu viens de rencontrer.

Une pitié profonde pour elle et pour eux m'entra dans l'âme. Je m'écriai :

— Oh la pauvre mère ! Comment peut-elle encore rire !

Mon ami reprit :

— Ne la plains pas, mon cher. Ce sont les pauvres petits qu'il faut plaindre. Voilà les résultats des tailles restées fines jusqu'au dernier jour. Ces monstres-là sont fabriqués au corset. Elle sait bien qu'elle risque sa vie à ce jeu-là. Que lui importe pourvu qu'elle soit belle, et aimée.

Et je me rappelai l'autre, la campagnarde la Diabie, qui les vendait, ses phénomènes.

GUY DE MAUPASSANT.

CÉLESTINE

Le soleil était doux, ce jour-là. Il faisait bon rester des heures sous une tonnelle, immobile et muet, en se laissant vivre paresseusement, comme un arbre.

Bernadon, un petit vieillard voûté et sec, dont le dos était si rond et la tête si basse, qu'on eût dit un vague point d'interrogation humain, *farnientait* ainsi dans son jardin, à côté de la bonne maison qu'il habitait seul.

Très étrange cette maison. Une construction misérable, flanquée de contre-bâtiments et de tourelles comme un château, et seule au milieu d'un terrain vague, dans l'un des plus riches quartiers de la ville.

Bernadon se leva soudain. Et en bâillant dans le creux de sa main :

Avec cette réparation, *Célestine* tiendra ! se dit-il. *Célestine*, c'était le nom que le vieillard avait donné à la maison. Il l'aimait tant cette vieille bicoque mal construite qu'il avait édifée lui-même en plusieurs fois, il l'aimait tant, cette énorme mesure qui lui avait coûté vingt mille francs et qui ne valait pas quatre sous, que dans sa tendresse de célibataire qui n'a aucune femme autour de lui, il l'avait appelée *Célestine*, sur ses vieux jours.

Et *Célestine* faisait toute sa joie, remplissait toute sa vie.

Elle avait des aspects confus de vieille trapue, d'ailleurs, cette parodie de manoir, et une grosse tour principale représentait pour Bernadon la tête de la chère idole. Il lui avait fait des ouvertures rondes dans le haut de la façade : mentalement, il les appelait les yeux de *Célestine*. Il lui avait mis récemment une belle toiture de tuiles rouges : c'était la coiffe de *Célestine*. Enfin la chambre où il couchait, pièce centrale et mal éclairée, constituait le propre cœur de *Célestine*. Elle n'était pas solide, la pauvre ! Elle s'écroulait un peu tous les jours, malgré son jeune âge. Elle avait perdu une ou deux tourelles, comme on perd ses dents. Et Bernadon, accablé d'impôts et privé de revenus, s'était trouvé si pauvre qu'il n'avait pu les faire reconstruire.

Ah ! il n'aurait tenu qu'à lui d'être riche, certes ! Il aurait suffi de vendre la bicoque avec le terrain qui l'entourait. Cela aurait valu plusieurs milliers de francs peut-être... Mais abandonner *Célestine*, la voir démolir?... Jamais !

Le vieux quitta la tonnelle puis se dirigea vers son habitation.

« Oui ! se redit-il, avec cette réparation, tout tiendra. »

Il parlait d'un grand crochet de fer qu'il avait dû faire poser intérieurement au bas de la tour principale, un crochet solide et ingénieux, qui lui avait coûté les yeux de la tête, mais qui empêcherait longtemps *Célestine* de s'écrouler.

Et, fermant les paupières à demi, renversant la tête sur le côté, tel qu'un peintre qui se recule pour considérer son œuvre, Bernadon regarda *Célestine* amoureusement comme s'il la voyait pour la première fois.

Soudain, il tressaillit.

Quelqu'un lui avait posé la main sur l'épaule. — Combien vendriez-vous votre propriété, bonhomme ?

Bernadon se redressa, comme s'il avait voulu se casser le dos, et d'une voix vibrante, en regardant cet homme bien en face :

— Elle n'est pas à vendre, monsieur ! Cherchez-en une autre !

Et il le terrifia d'un regard, blessé dans sa dignité, comme un mari dont on aurait voulu acheter la femme.

Le monsieur s'inclina.

— Enfin, si vous vous décidez jamais, balbutia-t-il, je reste là, dans ce petit hôtel à gauche. Et il s'en alla.

Bernadon se retourna aussitôt vers sa maison :

— Ne crains rien, va ! lui dit-il, comme s'il s'adressait à une personne.

Et, à petits pas, les mains derrière le dos, les yeux rapetissés par le soleil, il revint à sa tonnelle.

Mais tout à coup il poussa une exclamation.

« Pas possible ! »

Et ses yeux s'arrondirent. Un enfant dans cette tonnelle ! Un enfant tout petit, tout rougeaud, enveloppé dans une couverture. Un enfant abandonné, posé là, par-dessus le mur.

Le vieux se baissa.

« Pas possible !... »

Et un cri aigu lui entra dans les oreilles, alors ; le cri de l'enfant effrayé par sa vue.

Bernadon resta ahuri. Que faire de ce paquet ? Si l'on n'aurait pas pu choisir un autre endroit, tenez, pour déposer ça !

Il regarda dans la rue, par-dessus le mur.

Personne. Il devait y avoir longtemps que le coup était fait.

Hi ! hi ! Le petit pleurait toujours.

Alors il le ramassa, et, ayant hésité un moment, passa dans la rue.

« Oui, je vais laisser ça quelque part, se dit-il. Mais il venait du monde ; il n'osa pas. Le petit, calmé, le regardait avec des yeux drôles. Il pouvait avoir dix mois, cet enfant, peut être six, peut-être douze. Lui, Bernadon, ne se connaissait pas en enfants.

« Ah ! là près de cette borne, dit-il, vite ! »

Il le posa près de la borne.

Mais une voiture arrivait grand train.

« Hé ! exclama le vieux, si elle l'écrasait ! »

Il grogna un peu, puis reprit l'enfant dans ses bras.

Il remarqua ses cheveux, ses cheveux très blonds qui commençaient à friser. Hé ! hé ! très doux, ces cheveux !

Un plaisir pour les mains d'un vieillard.

Il regarda autour de lui et posa l'enfant sur le trottoir.

« Là ! Plus de voiture ! » fit-il. Et, à pas menus, il s'éloigna.

Mais il ne put s'empêcher de tourner la tête.

« Ah ! mon Dieu ! » cria-t-il en recourant vers l'enfant.

Un gros chien s'arrêtait auprès. S'il allait lui faire mal !... Était-ce ennuyeux !

Il dut le reprendre.

Et puis ce furent des passants qui l'empêchèrent de le déposer. Et puis ce fut je ne sais quoi encore.

« Je vais le porter au poste de police ! » déci da-t-il.

Mais, soudain, en route, le petit dit quelque chose. Oui quelque chose de très étrange, vraiment !

« Pa-pa ! »

Il avait dit cela avec un son de voix... Oh ! un son de voix !...

« Pa pa ! »

Bernadon fut interloqué. Et son cœur, oui, son cœur qu'il n'avait pas entendu battre depuis tant d'années...

Mais il s'arrêta dans ses réflexions. Il était arrivé au poste de police.

Machinalement, il entra. Des sergents de ville lui parlèrent. Mais lui n'entendit point. Il avait les oreilles emplies de musique, d'une musique très douce dont la seule parole était *papa*.

— Je vous demande, cria un gardien, ce que vous nous voulez avec cet enfant ? Si vous l'avez trouvé, et si c'est pour nous le laisser que vous venez ici !

— Heïn ?... Vous le laisser ?... demanda Bernadon.

Et, comme la musique chantait toujours dans ses oreilles...

— Ah ! mais non ! dit-il.

Et il s'en retourna, en pressant le petit contre sa poitrine.

Voilà comment Bernadon recueillit un enfant abandonné, presque malgré lui, l'aima, l'éleva, et fit, — comme il le disait, mi-fâché, mi-joyeux, — une infidélité à *Célestine*.

Or, deux ans après, Bernadon souffrit beaucoup un matin de printemps.

Ah ! c'était terrible !

Il était chargé de dettes, Bernadon ; de dettes occasionnées par l'entretien du petit. Et il avait eu beau chercher, inventer, réfléchir, il n'avait pu trouver le moyen de garder à la fois pour lui le petit et *Célestine*. Il fallait sacrifier l'un ou l'autre.

Alors les yeux gros de larmes, il les compara, ce matin, longuement. Le moment effroyable était venu. Il fallait choisir entre la saisie et l'envoi du petit aux Enfants Trouvés. C'était lugubre. Et il regarda successivement les yeux du petit et les fenêtres de *Célestine*, les cheveux de l'enfant et la coiffe de la vieille maison. Et il trouvait tout charmant, tout adorable, tout indispensable pour sa vieillesse. Et il restait entre les deux, bêtement, ne pouvant trouver de préférence, également heureux de regarder l'un et l'autre, semblablement ravi de se sentir regardé par eux, quand le petit, lui passant soudain les bras autour du cou, bredouilla n'importe quoi :

— Pas qu'elle ment, la laitière ?

— Qu'est-ce qu'elle a dit ? demanda Bernadon.

— A dit que tu étais pas mon papa !

Et, le cou délicatement pressé par le bras de l'enfant, Bernadon poussa un cri alors.

Ah ! il n'hésitait plus, non ! Elles ne parlent pas, les maisons !

Et, rapidement, tournant le dos à *Célestine*, n'osant la regarder, de peur qu'elle ne devinât sa trahison, il traversa la rue, se dirigea vers le petit hôtel, là, à gauche, et, les entrailles en feu, alla trouver le monsieur barbu.

Six mille francs ! Il lui fut offert six mille francs de *Célestine* et de son terrain ! Et on lui donna trois mille francs de suite à condition que Bernadon prendrait les démolitions de la maison à sa charge !...

« Viens, viens ! dit le vieux, quand il retrouva son petit, je vais t'acheter un beau cheval de bois ! »